

Chapitre 20 : À nous l'Amérique !

(Montréal, Vancouver, Seattle, 12-17 janvier 95)

Le lendemain, après qu'Aziza m'ait conduit à sa banque libanaise pour faire libeller les chèques de voyage à mon nom, nous nous envolâmes vers Londres, sous prétexte d'y détruire des nids islamistes qui, effectivement, y pullulaient (et y pullulent encore !).

Nous survolâmes les Cévennes, pays natal de Jul, malheureusement recouvert par les nuages :

— Tant pis, les Cosmons m'ont procuré de magnifiques vues spatiales de la région, assura-t-il.

— Ils utilisent donc aussi des sondes basse altitude ? l'interrogeai-je.

— Non, ce sont des vues prises depuis l'orbite géostationnaire.

À Heathrow, nous eûmes juste le temps de faire le tour de quelques boutiques hors-taxes avant de prendre le *Jumbo Jet* pour Montréal.

Ce fut amusant d'entendre les sarcasmes d'Al & Ber sur tous ces objets de luxe parfaitement inutiles (en fait éthiquement nuisibles) à la vie spartiate des Cosmons... Si les fistons avaient hérité d'une chose, c'était bien de l'ironie décapante propre au paternel !

Ils acceptèrent cependant d'acheter des tenues de *gentleman farmer* et refiler leurs sévères costards au guichet de l'Armée du Salut. Jul lui-même céda à son péché mignon en s'achetant des Partagas. Moi, chauvin, je me payai – façon de parler, puisque c'était pour le groupe— une bouteille d'Armagnac "*for the connoisseurs*", en bon anglais.

Connaissant les faiblesses de nos dames, Jul et moi offrîmes (avec l'argent de la princesse ET cette fois) un dictionnaire de poche français-anglais à Aziza et un chapeau gris-crème à large bord style *queen Elizabeth* à Nivea : « Afin qu'on te prenne pas pour Marilyn Monroe », lui expliquai-je ; ce qui me valut seulement le regard fulminant qu'on imagine, ma mie n'ayant pas la possibilité de m'envoyer son habituelle bourrade en douce.

Dans la cabine du 747, nous nous dispersâmes également par couples... Nivea et ma pomme essayâmes de tromper les longues heures en passant du *zapping* radio-télé privative à la lecture avec des intermèdes plus ou moins somnolents... Le paysage (j'avais réservé à côté des hublots droits, censés offrir les panoramas les plus exotiques) était d'une grisaille de saison et c'est à peine si nous crûmes distinguer un bout d'Irlande, un bout de banquise et un bout du nord de la *Belle Province*, tous pays recouverts de neige. Finalement, seul le repas interrompit, pendant une petite heure, la monotonie du vol.

À la douane, on ne nous fouilla pas les bagages, où se trouvaient la plupart des précieuses "pierres ramassées au Sahara"...

Dans le hall de l'aérogare nous nous procurâmes cartes routières et guides. Puis nous prîmes deux taxis pour le centre-ville.

C'était déjà la nuit et il faisait un froid de canard dans les rues encombrées de neige sale :

— On est aussi nuls que Napoléon lançant la Grande Armée en Russie, sans penser au général hiver canadien – déclara Jul –, nos vêtements n'étant valables que pour l'hiver européen.

Nous nous engouffrâmes donc dans une taverne à l'aspect vieille France. En attendant l'heure du dîner nous nous réchauffâmes autour d'un thé brûlant et demandâmes conseil au patron :

— Avez-vous un *char* ? s'enquit celui-ci avec l'accent *joual* de circonstance. Je connais un hôtel d'excellent rapport qualité-prix, mais situé à Boucherville, en aval, outre le Saint-Laurent.

— Nous aimerions rester au centre, expliqua JDR, car nous devons nous rendre au consulat des Etats-Unis dès demain matin... Peut-on consulter l'annuaire téléphonique des hôtels ?

— À votre service ! Et le bonhomme nous apporta *fissa* le manuel en question.

Au fur et à mesure que Jul me donnait les adresses, je les pointais sur le plan de la ville, pour ne retenir que celles qui étaient à moins d'un kilomètre du consulat, sachant que le moyen de transport

le plus fiable dans les zones urbaines, reste encore la marche à pied.

Puis, grâce au téléphone de la taverne, je n'eus pas de peine à trouver quatre chambres dans deux hôtels proches l'un de l'autre, avec des balcons orientés au sud :

— Nous aimons le soleil, expliquai-je aux réceptionnistes, comme si ça n'allait pas de soi.

C'est ainsi que l'heure du dîner approcha et que le patron nous proposa, comme plat principal, la potée paysanne : « Un plat québécois au moins aussi ancien qu'not' pays lui-même ! »

Tout en manducant, la conversation roula sur la séculaire rivalité franco-anglaise :

— Il est intéressant de chercher les étapes et les raisons de la déconfiture française au niveau de l'hégémonie mondiale, argumenta JDR. C'est, d'évidence, un anachronisme que de reprocher à Guillaume le Conquérant de ne pas avoir imposé la langue d'oïl à ses sujets, puisque, de part et d'autre de la Manche, le latin était alors et resterait pour longtemps encore la langue écrite de l'Église et de l'État. Par contre, au cours des siècles suivants, les Capétiens ratèrent maintes occasions de contrer efficacement l'expansionnisme anglais, en Ecosse et en Irlande d'abord, dans le monde entier par la suite... même quand ils disposèrent d'une carte aussi maîtresse que Marie Stuart ! [À ce nom, Nivea rougit discrètement.] Cet aspect velléitaire s'avère une constante de la politique extérieure française : en effet, s'il est vrai qu'aux 16^e et 17^e siècles la lutte contre l'encerclement habsbourgeois explique le handicap pris dans la course à la domination des océans ; il n'en est plus de même au 18^{ème}, les positions françaises en Amérique et aux Indes étant suffisamment fortes pour que la confrontation ait pu balancer en faveur de Paris, si le gouvernement y eût mis les moyens... La Révolution n'arrangea rien et Napoléon, encore plus myope que les Bourbons, perdit Saint Domingue en y rétablissant l'esclavage et vendit la Louisiane aux *Yankees*, renonçant ainsi à toute influence française sérieuse en Amérique, au profit d'une chimérique hégémonie en Europe...

— Tu veux dire qu'la France a perdu définitivement la bataille pour la suprématie mondiale par la faute de Napoléon ? questionnai-je.

— Il y a largement contribué, directement par sa politique coloniale rétrograde et indirectement par ses guerres continentales, qui ont freiné la révolution industrielle en France.

— Il a tout de même exporté les idéaux révolutionnaires ! intervint Aziza.

— Sa place est bien sûr dans le groupe des grands capitaines "globalement positifs", tels qu'Alexandre et César, et non dans celui des conquérants barbares, tels qu'Attila, Gengis Khan et Hitler. Je crois cependant, que, compte tenu de sa culture, il mérite d'être jugé sévèrement, surtout si sa boutade « On peut tout faire avec des baïonnettes, sauf s'asseoir dessus ! », est véridique.

— Et vous, qu'pensez-vous d'tout ça ? demandai-je aux fistons, qui écoutaient, attentifs.

— À vrai dire, répondit Ber, ce qui nous préoccupe, ce sont moins les problèmes historiques que ceux qui nous attendent avec ce que vous appelez la *barbouzerie yankee* ! Nous avons beaucoup exploité le *web* sur la question et nous en avons conclu que la CIA, le FBI, la NSA, sont des organismes très puissants.

On pouvait parler librement car la salle s'était remplie de jeunes et bruyants francophones sinon joulaphones : nous étions à côté de cinémas.

— Ces services secrets sont l'avvers de la médaille sur laquelle s'auto-encense la démocratie américaine, affirma Jul. Il est possible que le Pr Sagan soit encore surveillé par ladite *barbouzerie*, car il l'avait sévèrement étrillée du temps de la guerre froide¹... Quoi qu'il en soit, il faut redoubler de prudence, car les *Yankees* sont, au Canada, comme chez eux.

— Qu'est-ce qui t'permets d'penser qu'notre savant est encore surveillé ? objectai-je. Son domaine d' recherches n'est pas "sensible" et, de toute façon, la guerre froide est finie.

— As-tu suivi de près sa carrière ?

— Non, j'le connais surtout comme initiateur du message placé à bord des sondes *Pioneer*, il y a une vingtaine d'années², et comme auteur de *Cosmos*, ouvrage que j't'ai télétransmis...

— Son action est bien plus étendue, et il a toujours montré une remarquable indépendance d'esprit

¹ Cf *Cosmic Connection*, Editions du Seuil, 1978, bouquin dans lequel il rapporte un épisode cocasse à ce sujet.

² Précisément Pioneer 10 et 11 lancées respectivement par la NASA en 72 et 73.

en entretenant les meilleurs rapports avec les savants soviétiques, ainsi qu'en accusant les services secrets américains de vouloir infiltrer le milieu scientifique international – avec quelque naïveté d'ailleurs, le KGB pratiquant sans vergogne la même chose et avec des méthodes dignes de sa sale réputation... Sagan a aussi constamment milité contre l'armement atomique et soutenu qu'un conflit incontrôlé pouvait aboutir à un obscurcissement suffisamment long pour créer un "hiver nucléaire", susceptible de menacer la survie de l'Humanité.

— Jean-François Revel a, dans *La Connaissance inutile*³, violemment critiqué le rôle du Pr Sagan dans cette histoire d'*hiver nucléaire*, rappela Nivea.

— En l'occurrence, réagit Jul, je pense que notre brillant polémiste s'est laissé quelque peu emporter... bien que, sans conteste, il ait été l'un des esprits les plus libres et perspicaces de cette moitié de siècle. D'abord en montrant la vacuité de la philosophie contemporaine, à la remorque, sinon à la botte de la politique, puis en stigmatisant l'aménité sinon la complicité de l'*intelligentsia* occidentale soi-disant progressiste vis à vis du "camp socialiste" ; enfin en dénonçant les tabous du politiquement correct pratiqués par cette même *intelligentsia* de part et d'autre de l'Atlantique... Seulement voilà : sa croisade anti-communiste, fort légitime par ailleurs, l'a conduit à oblitérer les effets néfastes de l'impérialisme américain, qui, sous couvert d'affriolants appâts tels que la liberté et la démocratie, impose la loi d'airain du profit immédiat, au mépris de toute préoccupation éthique, écologique ou sociale...

— Pour revenir à Sagan et ses collègues, penses-tu, comme JFR, qu'ils ont délibérément exagéré les effets d'une guerre nucléaire ? questionnai-je.

— Nous n'avons pas étudié sérieusement ce dossier à l'IET. Il est cependant probable que l'*hiver nucléaire* n'est possible qu'en théorie, car même les pires ennemis finissent par réaliser jusqu'où il ne faut pas aller... L'exemple des dignitaires nazis tentant de négocier une paix séparée avec les Occidentaux ainsi que celui de l'OAS finissant par traiter avec le FLN, le montrent... Le phénomène en question est, par contre, tout à fait plausible en cas d'activité volcanique extraordinaire ou de chute d'un corps céleste de grande taille. C'est d'ailleurs une telle collision qui, semble-t-il, est à l'origine de l'extinction, il y a 65 millions d'années, d'une multitude d'espèces animales, dont les médiatiques dinosaures... Pour finir, je dirais qu'entre la peccadille de Sagan et de ses collaborateurs⁴, qui ont sans doute quelque peu forcé leurs conclusions dans le but de stigmatiser l'absurdité de la course aux armements nucléaires, et les thuriféraires de cette même course, il y avait place pour une position plus conforme à l'éthique humaniste dont s'est toujours prévalu notre talentueux publiciste.

On réalisa alors que c'était l'occasion rêvée de s'acheter des vêtements adaptés au climat local : les magasins de la ville souterraine, dont l'entrée se situait à quelques minutes de la gargote, restaient ouverts fort tard.

On ne pouvait trouver contraste plus grand avec les rues de surface : les galeries étaient pleines de monde ; il y avait nombre de magasins, de restaurants, de salles de spectacle, etc.

Il fut décidé que Jul et moi garderions les bagages dans un bar, pendant que ces dames et les fistons iraient "magasiner" aux alentours.

— Voilà un néologisme que les Français, ou mieux les *Framglais*, n'auraient jamais eu le courage d'inventer, fit remarquer Jul. Les Québécois ont raison de nous reprocher le manque d'imagination lexicale qui va avec la servilité à l'américain... Cela traduit une sclérose intellectuelle, corrélative à l'asthénie dont fait preuve notre cher et vieux pays depuis au moins la guerre de Quatorze.

Ayant demandé au serveur deux bonnes bières et un journal de son cher et vieux pays à lui, celui-ci nous ramena des *Budweiser* et *Le Devoir*.

— Contraste emblématique du Québec ! sentença-Jul derechef : Montréal est une ville unique au monde par la coexistence étroite et relativement pacifique entre anglophones et francophones.

³ Grasset, 1988. Comme les autres essais de JFR, j'avais transmis à Jul également le sus-dit.

⁴ Que Revel appelle "acolytes", ce qui montre sa perte de mesure...

Relativement, car de temps à autre ces derniers se rebellent contre l'hégémonie linguistique – sinon l'hégémonie tout court – des premiers, et essaient de l'endiguer par la loi. Mais c'est un travail de Sisyphe et l'on ne peut qu'applaudir au "Vive le Québec libre !" gaullien, car il leur faut une sacré volonté, aux Québécois, pour résister à cette hégémonie !

Après ces considérations élevées, nous nous partageâmes le vénérable *canard* local...

Les dames et les jeunes revinrent au bout d'une petite demi-heure :

— On a trouvé un magasin de vêtements d'hiver ainsi qu'un cadeau pour Lucien ! annonça Aziza triomphalement : c'était la veille de mon anniversaire.

On alla donc s'y équiper : manteaux en peau de porc pour les hommes et fourrures pour les dames. Puis on me traîna au rayon des couvre-chefs :

— Regarde cet élégant Stetson ! s'écria traîtreusement Nivea. Il est garanti *genuine Texan hat*.

— Ah non : pas pour moi qui ai jamais porté d'*jeans* ni bu une goutte d'Coca-Cola d'ma vie !

— Ton anticonformisme trouve ici sa limite, Lucien, argumenta-t-elle. Si tu veux passer pour un Texan, il faut joindre le plumage au ramage. Et ce n'est pas Julien qui va nous contredire, lui qui a coiffé sa tarte alpine en guise de béret florentin devant Ibn Khaldoun !

— Un béret toscan et un cigare texan, peut-être. Un cigare toscan⁵ et un chapeau texan, non !

— Si, si, regarde comme ça te va bien ! insista-t-elle en me traînant vers le miroir, après m'avoir enfoncé le Stetson sur le caillou. Il ne te manque plus que le cheval et le revolver...

— J'me contenterais d'un bon Beretta ! fis-je, en sourdine, car je me sentais quelque peu démuni pour affronter à mains nues l'"très grand monstre froid".

— Voilà déjà le galurin, dit-t-elle d'un ton définitif, après m'avoir escamoté le béret basque.

Finalement, je dus me soumettre et arborer le prétentieux couvre-chef, ne serait-ce que pour pallier ma calvitie naissante vis-à-vis du froid de la rue...

Le lendemain matin, vers huit heures et avant de se rendre au consulat US, Jul m'appela pour m'informer qu'il avait pu envoyer un message au Pr Sagan, ajoutant :

— Par précaution, il vaut mieux que vous quatre demandiez le visa à Ottawa, qui se trouve, de toute façon, sur notre route pour Ithaca⁶... Je propose de nous retrouver au *chalet* du parc Mont Royal vers 15 heures, ce qui vous donne le temps de faire un tour en ville.

— Un quatrième émetteur-récepteur discret aurait été bien utile.

— Tu as raison. C'est un malencontreux oubli. Tu prendras celui d'Al ou de Ber, car il n'est pas question qu'ils se séparent : ils ne sont pas prêts à affronter individuellement notre crapoteux ici-bas... [J'avais constaté en effet leur panique devant une main tendue de tueur professionnel : les Cosmons, d'après Jul, pratiquent systématiquement la solidarité et donc ignorent la mendicité.]

Nivea et moi profitâmes donc du "quartier libre" pour déambuler en parfaits touristes.

Bravant le bonhomme hiver – le soleil brillait mais la bise nous mordait la peau – nous poussâmes le défi jusqu'à visiter le Champ de Mars, l'Hôtel de Ville et leurs alentours ; protégeant nez et oreilles du gel grâce à l'écharpe portée à la façon d'un *taguelmoust*.

Ensuite, nous prîmes le métro pour "Terre des Hommes", l'exposition permanente située sur l'île Notre-Dame, laquelle était assiégée par un Saint-Laurent de glace.

Nous y croisâmes deux pelés et trois tondus. Au bar-restaurant, nous nous contentâmes d'un mauvais sandwich au thé. Il fallait en effet arriver au *chalet* à l'heure, JDR n'étant pas du genre à apprécier les laxistes de la pendule !

On est toujours optimiste dans une ville qu'on ne connaît que par le plan : malgré le métro jusqu'à l'entrée du parc, suivi d'une marche forcée dans la neige profonde, nous arrivâmes au rendez-vous avec un bon quart d'heure de retard.

— On s'apprêtait à contacter la police pour un avis de recherche, plaisanta Jul.

⁵ À la caserne, Jul m'avait fait go⁷ter un de ces cigares toscans, ce qui m'avait guéri définitivement de ce vice !

⁶ Ville où résidait Sagan, située dans l'État de New-York, à environ 400 km – à vol d'oiseau – au sud-ouest de Montréal.

Aziza m'apprit alors que la succursale de sa banque libanaise avait accepté, moyennant le dépôt du reliquat des pierres que nous transportions⁷, l'ouverture d'un crédit de 50 000 dollars.

Puis on arrosa mes 55 berges au champagne, nationalité oblige. La bouteille était à 40 dollars ! Ne fussent-ils que canadiens, pour moi c'était scandaleux, mais, sachant que le nerf de la guerre sortait de la désormais abondante cagnotte ET, je ne mouftai pas...

En dépit de notre discrétion, la petite cérémonie excita la curiosité des quelques locaux qui s'emmerdaient là comme des rats morts. Je me sentis alors obligé d'acheter une seconde bouteille pour leur en offrir une rasade, moyennant quoi ils entonnèrent un *Happy birthday to you...* me donnant la décevante impression que notre extraordinaire et très secrète mission prenait l'air ringard d'une virée "troisième âge en goguette".

Heureusement, les biscuits (genre étouffe-Canaiën) à volonté, et plus encore la bise polaire du Parc, qui nous assaillit ensuite, se chargèrent de nous dégriser tout à fait.

À un certain point de notre chemin enneigé vers le monument dédié à Jacques Cartier, Jul nous écarta de la trace formée par les promeneurs – à vrai dire fort rares. Al tira alors de son sac à dos un "parapluie". Les réglages des vis micrométriques furent laborieux malgré les sous gants de soie dont les jeunes s'étaient équipés (ils avaient été plus malins que nous qui n'avions que des moufles de montagne !)... Finalement le voyant d'accrochage s'alluma : la boîte à courriel de Jul contenait la réponse attendue : Sagan avait un problème de santé et devait subir des examens très spécialisés dans un hôpital de Seattle. « *After all, ajoutait-il, that is better for circumspection reasons.*⁸ » En outre, il promettait un message dès son arrivée dans cette ville, prévu dans deux ou trois jours...

— On prendra donc le premier vol pour Vancouver, décida Jul.

Nous fûmes devant la statue du grand explorateur alors que le soleil couchant la rougissait :

— On ne peut que se sentir modeste devant l'audace de tels hommes, déclara-t-il, d'une voix étouffée par l'écharpe. Ils passaient des mois sur des coquilles de noix ballottées par l'océan, et des années dans des terres inconnues, avec une grande chance d'y laisser la peau, alors que de nos jours, on ne lance la navette spatiale que si la probabilité d'accident est inférieure au pour cent⁹ !

Fourbus de fatigue, nous hélâmes deux taxis qui nous ramenèrent à nos hôtels.

Un rapide dîner commun, culinairement banal, pris au restaurant du coin, termina la soirée...

Ce samedi matin 14 janvier, nous voilà donc de nouveau dans la cabine d'un *Jumbo-jet*, séparés par couples, comme nous en avons désormais l'habitude.

Après la collation, servie dès que le *zinc* eut atteint son altitude de croisière, Jul m'invita à prendre un pot à l'étage, nos dames, encore lasses de la veille, n'aspirant qu'au repos.

Dans les quelques mètres carrés affectés au bar, il n'y avait que trois ou quatre voyageurs de commerce ou similaires, qui tapaient sur leurs ordinateurs portables. Nous trouvâmes donc facilement deux places à l'extrême droite, près d'un hublot.

Dehors, au loin, s'étendait une immense plaine blanche et lisse : la baie d'Hudson.

Les fistons nous y rejoignirent quelques minutes plus tard et se postèrent dans le coin opposé.

Nous dûmes parler à voix basse, car le lieu était bien insonorisé et la musique feutrée :

— Où en est l'projet d'vider l'continent australien d'ses habitants ? m'enquis-je brutalement.

— Au point mort, car les Cosmons ont fini par tomber d'accord avec moi que la chose ne serait jamais acceptée ici-bas et qu'ils n'auraient pas les moyens de l'imposer pacifiquement... Je te rappelle que cette solution n'a été envisagée que dans un scénario fort pessimiste, qui prévoit, au bout de quelques décennies, une balkanisation et une tribalisation générales de notre belle planète, accélérant ainsi la dégradation de la biodiversité d'une façon dramatique... Compte tenu du renforcement actuel des mouvements écologistes, la probabilité d'une telle catastrophe s'est tout de même réduite... Il s'interrompit alors, le visage contracté et pâle :

⁷ Jul m'avait laissé entendre qu'il y avait encore quelques lingots d'or et des pierres dans le vaisseau, si nécessaire.

⁸ "Après tout, cela est mieux pour des raisons de discrétion."

⁹ Dans la réalité le taux d'accidents graves s'avéra bien plus élevé.

— Al vient de m'alerter que nous sommes peut-être filmés, murmura-t-il.

Je levai obliquement les yeux, sans bouger la tête, juste pour apercevoir, par dessous les bords du Stetson (que je portais à cause de la nocivité de l'air conditionnée, et faute d'avoir retrouvé mon béret, planqué par Nivea), deux caméras, situées aux angles de la pièce et dirigées vers nous.

— Elles étaient pas déjà dans cette position avant notre arrivée ? questionnai-je, tout bas.

— Je n'ai pas fait attention, avoua Jul.

— Si nous sommes repérés, nous avons du souci à nous faire... Allons nous-en !

Il acquiesça et demanda en sourdine aux fistons, de continuer à surveiller les caméras ; cependant qu'avec mon texan plus vrai que nature, j'appelai l'hôtesse pour la note.

Nous revînmes près de nos femmes respectives alors que la cabine était plongée dans la pénombre, pour cause de projection cinématographique. Nivea pionçait.

Un peu plus tard, Ber passa me rassurer discrètement : les caméras n'avaient pas bougé.

Je m'endormis alors et, comme Nivea, je fus réveillé par le retour de la pleine lumière.

— Alors, le paysage, qu'est-ce que ça donne ? me demanda-t-elle.

— Bah ! La *prairie* sous la neige est encore plus monotone qu'le Sahara...

JDR passa alors près de nous pour m'engager, d'un mouvement de tête, à le suivre.

— ... Mais les Rocheuses doivent plus être loin. J'vais y jeter un coup d'œil avec Jul.

— Tu ne m'a pas dit si la bière était bonne là-haut.

— Comment tu sais qu'on y a bu d'la bière ?

— Ça pue à plein nez ! lança-t-elle avec un haussement d'épaules.

Nous nous assîmes du côté gauche du bar, cette fois. Les caméras n'avaient pas bougé et ne bougèrent pas d'un poil. Nous reprîmes une bière :

— Nous devons rester sur nos gardes, mais le mieux c'est de ne pas se faire remarquer, fit Jul.

— J'crains qu'ce soit déjà fait : à cause d'mon chapeau !

J'avais, en effet, surpris quelques regards amusés, dont celui de la serveuse. Normal : les Texans à Stetson (forcément des *Wasps*¹⁰) sont aussi fréquents, dans le Nord, que les merles blancs, et inspirent le quolibet, ayant la réputation de rouleurs des mécaniques, au sens propre comme au figuré... d'autant que ma bobine, plutôt méridionale dans le contexte local, ne devait paraître, sous ce galurin, moins ridicule que celle d'un *Yankee* coiffant un béret basque.

Les Rocheuses défilaient sous nos pieds, magnifiques, telles les Grandes Alpes l'hiver.

À la première annonce de l'atterrissage imminent nous retournâmes en cabine.

Il était environ midi, heure locale, quand nous récupérâmes nos bagages. Nous décidâmes donc de consommer sur place la tambouille internationale de l'aéroport international.

Puis nous louâmes deux 4X4 japonais : un pour JDR, LTH et Ber, l'autre pour Nivea, Al et moi. Contrairement à celles de Montréal, les rues de Vancouver étaient déneigées.

En route, nous trouvâmes des *mobil homes*. Le temps de nous y installer et ce fut la nuit.

Vers 18 heures nous allâmes *downtown* (centre-ville) en voiture. Là, nous déambulâmes une bonne heure, le froid étant moins vif qu'à Montréal. Autour des salles de spectacle ou de jeux, il régnait une certaine animation.

— Je voudrais vous faire goûter les vrais *spaghetti*, proposa ma mie, à la vue d'une *trattoria* vantant sa *cucina nostrana* (cuisine du pays).

Une fois la compagnie attablée, Nivea "cuisina" effectivement le patron (au faciès méditerranéen à souhait) sur l'origine des pâtes, de la sauce tomate, du fromage râpé... Celui-ci confirma que tout ça venait bien de la lointaine botte et termina par un « *Parmigiano per Dio !* », levant les yeux au ciel, comme s'il eût craint la foudre divine en employant un autre fromage pour pimenter les dites pâtes. « À juste titre, sentença-t-elle, car des spaghettis sans *parmigiano grattugiato*, c'est comme un bon film avec une mauvaise musique. »

— Et sans un bon Chianti, c'est bien pire, si les lointains souvenirs de mon voyage en Toscane,

¹⁰ *White anglo-saxon protestants* : protestants anglo-saxons et, évidemment, blancs de peau sinon d'âme.

effectué voici quarante ans, sont exacts, surenchérit Jul.

Nivea exposa ensuite aux jeunes les différentes préparations, conseillant celle "*alla bolognese*", avec de la viande hachée, plus énergétique et donc préférable en hiver.

— *Come le vogliono ?* questionna le serveur.

— *Proprio al dente !* répondit-elle sans se donner la peine de nous consulter.

Une fois servis elle les trouva trop froids et les fit réchauffer au four micro-ondes, puis estima que le *parmigiano* était quelque peu éventé. Alors, le Chianti aidant, je la contestai :

— Toi, une Ladine, question spaghettis, tu vas quand même pas faire la leçon à un Napolitain !

— Justement si, car Marco Polo les a importés de Chine à Venise, ville qui se trouve, comme Bologne, en Italie du Nord... Figure-toi que j'en ai mangé depuis toujours, alors que je n'ai entendu parler de la *pizza* qu'en France, dans les années soixante... À chacun sa spécialité !

— Tu embouches là les trompettes séparatistes des ligueurs lombards, la chambrai-je.

— *Tu lo sai che quelli mi fanno schifo !* [Tu sais que ceux-là me débequent !] protesta-t-elle.

Aziza et les Doutrerive ne prêtèrent pas attention à nos chamailleries, concentrés qu'ils étaient à essayer d'enrouler ces longs vermisseaux gluants et glissants autour de la fourchette, avant d'enfourner le tout rapidement dans la bouche, ce qui n'est pas donné au premier blanc-bec venu !

Finalement, tout le monde les trouva excellents et, malgré la tempérance des jeunes, il fallut recommander du Chianti !

Cela ne fit pour autant pas perdre la tête à Nivea : elle n'accepta la *cassata* maison qu'après l'avoir goûtée... sans que le patron ne s'en offusque :

— *Lo sapevo io che la signora gusta le buone cose !*¹¹ la flatta-t-il, au contraire.

— Voilà un Napolitain qui fera fortune ! conclus-je, en ajoutant dix dollars locaux de *mancia* (pourboire, payé par la princesse ET, évidemment !) aux quelque deux cents de l'addition.

Sachant que cette ville était à peine centenaire – et donc de peu d'intérêt pour nous tous qui étions davantage attirés par l'architecture coloniale –, ce dimanche fut dédié à l'apprentissage de la conduite automobile par les jeunes. Ils avaient, bien sûr, déjà piloté des véhicules tous-terrains, mais jamais des bagnoles dans de véritables rues – choses que les Cosmons ne connaissent pas, d'après Jul, leurs cités terriennes étant strictement piétonnières¹².

Nous choisîmes un coin tranquille, tout près du campement, où les rares automobilistes roulaient à l'américaine, c'est-à-dire calmement, en respectant scrupuleusement la signalisation et les priorités – tout le contraire des *Framglaouis*, en somme !

Ce jour-là, les dames se débrouillèrent toutes seules pour les courses – il est vrai qu'un supermarché jouxtait les caravanes. Elles nous offrirent à déjeuner une salade de poireaux et haricots verts cuits, suivie de filets de saumon frais avec frites et mayonnaise, le tout arrosé d'une potable bière locale.

Après le repas, Al & Ber – pendant que nous les séniors sacrifions au rite de la sieste (en fait, nous en avons grand besoin) –, installèrent un "parapluie" sur le petit terre-plein de notre caravane, escamoté par de hautes lauriers. Grâce à quoi ils captèrent les dernières informations relatives à "notre" vaisseau : il survolait la mer des Caraïbes et s'apprêtait à franchir le continent américain entre le golfe de Campeche et celui de Tehuantepec (séparés par 250 kilomètres seulement) ; après être passé entre Key-West et Cuba en immersion totale, pour des raisons évidentes de discrétion.

Une fois de nouveau sur pied, Jul et moi nous nous assîmes avec les fistons autour de la carte de l'Amérique du Nord sous les yeux :

— Où va s'poster l vaisseau ? demandai-je à Jul.

— Je vais leur demander de venir le plus près possible de Port Angeles, où je compte donner rendez-vous à notre astrophysicien... Mais ça m'étonnerait qu'ils acceptent d'entrer dans le détroit Juan de Fuca... Comme tu vois, ce port, qui est aussi une station touristique donnant accès à

¹¹ — Je savais moi, que madame apprécie les bonnes choses !

¹² Mais elles ne dépassent guère quelques milliers d'habitants, dont on connaît la propension à s'entasser !

Olympic National Park, se trouve à une centaine de kilomètres à vol d'oiseau de Seattle... mais les Américains ont l'habitude de prendre l'avion pour un oui ou pour un non.

Le reste de l'après-midi fut dédié à expliquer aux fistons le fonctionnement des voitures en général et du moteur à explosion en particulier, que les Cosmons n'utilisent pas.

Le lendemain matin 16 janvier, nous partîmes tous vers le consulat des Etats-Unis. Là, pendant que Nivea, Al & Ber et ma pomme procédions aux démarches, Jul et Aziza nous attendaient dans leur voiture en concoctant un programme à l'aide des dépliants touristiques ramassés à l'aéroport.

Une fois l'affaire terminée, nous les suivîmes vers une station de sports d'hiver, située à moins d'une heure de Vancouver-Centre. L'idée avait plu à tout le monde car, comme on sait, Aziza avait skioté de temps à autre sur les pentes du Djurdjura ou de l'Atlas de Blida, et les Doutrerive, à l'exemple des Cosmons, avaient pratiqué la glisse tout-terrain dans le monde jovien : neiges d'eau ou de CO₂, cendres volcaniques, dunes...

La Transcanadienne, voie autoroutière qui traverse la conurbation de part en part, nous mena à Vancouver-Ouest où nous la quittâmes pour grimper à Cypress Bowl, station située à quelque 900 mètres d'altitude. On y fut, tranquillement, autour de midi.

Le dénivelé des pistes n'était que de 500 mètres, mais bon, ça suffisait pour notre amusement, d'autant que le soleil, invisible en ville, jouait là-haut à cache-cache avec les nuages. On se restaura sommairement puis on loua vêtements et équipements avant rejoindre les tire-fesses.

Tels des gamins, on rit maintes fois à l'occasion des chutes... C'est bien sûr Nivea et moi qui nous en tirions le mieux, les fistons se débrouillant pas mal non plus, sur leurs planches...

Au bout de trois ou quatre descentes on se lassa et on envisagea d'aller faire un tour au parc Garibaldi, situé quelque 60 kilomètres plus au nord. Mais l'heure tardive nous en dissuada.

Le nom du "héros des deux mondes" – comme on appelait le *condottiere* républicain pour avoir également combattu en faveur de l'indépendance de l'Uruguay – inspira JDR :

— C'est le charme de l'Amérique que d'y retrouver moult réminiscences historiques : Juan de Fuca¹³, Port Angeles, Vancouver, Garibaldi, Olympus Mount... C'est ici que les Européens, en se mélangeant, ont exprimé le plus fortement leur dynamisme. Les contingences de l'Histoire ont donné aux Anglo-saxons et assimilés l'occasion de s'approprier un continent, puis de sauver la démocratie en Europe, gagnant par là une popularité inouïe, qui fait que l'idiot du village le plus paumé de la planète porte *jeans* et *tee-shirt* étoilés...

— Est-c'qu'ça signifie qu'cet empire universel est plus solide qu'les précédents ?

— Non, bien sûr, car le dollar, c'est comme les baïonnettes de Napoléon : on peut tout faire avec, sauf acheter la félicité, me répondit Jul.

Un champ de neige n'étant pas vraiment l'endroit adéquat pour entreprendre un débat géo-politique, on opta pour une ballade en moto-neige – malgré nos inclinations écolos.

On loua donc deux gros *snow-scooters* qu'Al & Ber pilotèrent bientôt magistralement, servis par leur expérience sur des engins cosmons similaires – mais avec des moteurs électriques.

On alla ainsi admirer la lente tombée de la nuit sur la conurbation de Vancouver : un immense entrelacs de mer et de terre, puissamment éclairé au point de nous masquer tous les astres de la moitié sud-est du ciel, puis, vers 19 heures, on rallia nos pénates pour dîner simplement de potage brûlant et fromages du pays...

¹³ Alias Ioannis Phokas, navigateur d'origine grecque (Céphalonie), qui explora ces cûtes à la fin du 16ème siècle.